

LES MAÎTRES DU NATIONALISME

Reproduction d'un article paru dans l'organe nationaliste



Directeur: Pierre SIDOS — n°17 — Mai 1959

Le nationalisme français est fondé sur un courant de pensée vigoureux, formé de nombreux apports qui permettent, au-delà des définitions d'usage, d'en saisir tous les aspects, toute la richesse.

Nous allons tenter de rappeler ici ce qu'ont été les contributions respectives à ce courant, de quelques-uns que nous pouvons considérer comme les principaux représentants de cette pensée nationaliste : maîtres dont nous sommes d'autant plus fiers de pouvoir nous réclamer, qu'outre leur valeur intellectuelle incontestable, ils furent des hommes courageux, ayant presque, tous payé de leur liberté, voire de leur vie, l'indépendance de leur attitude.

L'enseignement qu'ils ont apporté dépasse infiniment le cadre de ce que l'on considère habituellement comme la « politique »; c'est en cela précisément que réside la valeur de cet enseignement, car en ce siècle de crise profonde, « totale », il faut remonter aux sources, réapprendre par toutes les disciplines possibles, la valeur, le sens et la portée de tout ce sur quoi on veut s'appuyer : dans l'héritage des millénaires de notre tradition, reprendre chaque chose, la plus humble comme la plus riche pour la remettre à sa place, et bien l'assurer à cette place, tant est rude la tempête qu'on traverse, pour mener à bon port cet héritage et le transmettre ensuite...

Un trait commun à tous frappe leur lecteur attentif : tous ont eu, à des degrés et en des termes différents, l'idée ou au moins la prescience d'une plus grande nationalité englobant la nation « France », le plus méfiant d'entre eux en ce domaine comme le plus audacieux.

En tout cas, leur influence a largement dépassé les frontières, et nombreux sont les autres nationalistes d'Europe (y compris parmi ceux qui accomplirent la révolution qu'il nous reste à faire) qui s'en sont réclamés, en particulier du plus illustre, du plus « classique » d'entre eux : Charles Maurras, qui fit école dès le début de ce siècle.

Nous parlons ici de six d'entre eux, tous disparus aujourd'hui, dont les pensées sont complémentaires et particulièrement significatives. Nous savons qu'il en fut, qu'il en est encore d'autres; nous savons qu'il en viendra d'autres.

Édouard DRUMONT (1841-1917)

Bien qu'il ait écrit la plus grande partie de son œuvre durant les vingt dernières années du XIX^{ème} siècle, ses écrits paraissent, hélas ! étrangement actuels. En effet, ses ouvrages (*La France juive*, *La Fin d'un monde*, *La Dernière bataille*, etc.) constituent le tableau magistral de la décadence d'un régime et de la décomposition d'une nation.

Dans un style admirable, il a décrit

impitoyablement toutes les phases, tous les aspects de cette mort lente — le premier, entre autres intuitions, il a celle qu'une nation est semblable à un organisme vivant — mais pessimiste sans être défaitiste, il n'omet jamais de signaler ce qui pourrait constituer le moindre prémisses de renouveau.

Il ne fut pas seulement l'antisémite acharné que l'on sait; il s'attaque à tous ceux, de droite comme de gauche, qui manquent à leur charge; polémiste



redoutable, il sait toujours surmonter sa passion pour faire preuve d'une objectivité accablante, et en quelques lignes, toutes références à l'appui, mettre le doigt sur l'essentiel qui est souvent le moins apparent, et diagnostiquer le mal en quelques phrases :

Le malheur aussi est que notre pauvre France ne puisse plus penser par elle-même ; elle est comme un ballon captif: on la fait monter, puis on tire la ficelle et elle redescend. Il n'y a plus de nation et il ne peut en exister une sans le sentiment de la race, sans institutions fixes, sans traditions; il y a des êtres atomisés... ils flottent comme une poussière impalpable dans l'atmosphère; un coup de vent les soulève; ils tourbillonnent vers le ciel; le vent s'arrête, ils roulent à terre, la pluie tombe, ils forment une boue stagnante... Les Français au fond ne savent s'ils veulent la guerre ni s'ils veulent la paix. Tout dépend du courant d'idées que la Presse

organise... la suggestion journalistique s'opère sous nos yeux sans que personne s'en aperçoive.

(La Fin d'un monde.)

Quelle meilleure analyse trouver de ces « masses » qui ne sont plus que la poussière de ce qui, hier encore, était un peuple fondé, charpenté de corps, de tête et de cœur, aujourd'hui soumis à tous les vents ?

Il ne propose pas un système politique, car il n'est point l'homme d'une théorie: il ne croit pas en la démocratie — et ne croit plus en une monarchie, car les princes n'ont pas la taille nécessaire — il a par devoir, suivi Boulanger, mais bientôt sans illusion; nulle part il ne trouve les quelques hommes courageux et sincères qui pourraient encore tirer le Pays de l'ornière : le « système » naissant embourbe déjà les meilleures volontés.

Exigeant, il sait de qui viendra le salut :

Le grand homme n'est pas un homme comblé de dons extraordinaires, c'est un homme ordinaire qui veut résolument accomplir tout ce que Dieu attend de lui; il sait qu'il y a une volonté divine, une idée de Dieu sur le monde et il s'efforce ingénument et simplement de correspondre à cette idée.

(La Fin d'un monde.)

Il connut la prison et l'exil et mourut pauvre, à demi-aveugle, le 5 février 1917.

Maurras écrit : « La formule nationaliste est née presque toute entière de lui. » En effet, véritable visionnaire, Drumont pressentit et décrivit ce que sera, ce que doit être, la révolution nationaliste.

Maurice BARRÈS (1862-1923)



D'abord romancier, Maurice Barrès découvre le nationalisme par la littérature : la « recherche du moi » le conduit à replacer l'individu dans l'ensemble de ses traditions, de ses origines ancestrales, de son cadre naturel : tout ce qui constitue sa nation, et qui lui donne toute sa personnalité. Les « *déracinés* » (tel est le titre de l'un de ses romans) sont précisément ces hommes qui ont voulu « s'affranchir » de ces liens naturels et nécessaires, et perdent ainsi le meilleur d'eux-mêmes.

Pour Barrès, le nationalisme est d'abord un déterminisme : « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme. » L'importance de cette « formation » d'un individu par ses ancêtres est prépondérante pour celui-ci : « toute la suite des descendants ne fait qu'un seul

être » (*Scènes et Doctrines du Nationalisme*),

La doctrine du nationalisme ne peut être un système abstrait, mais d'abord un retour au réel : « Nulle conception de la France ne peut prévaloir, dans nos décisions, contre la France de chair et d'os. » Et il ajoute :

Pour nous faire accepter cette vue raisonnable, réaliste de la Patrie, il faut développer des façons de sentir qui existent naturellement dans le pays. On ne fait pas l'union sur des idées, tant qu'elles demeurent des raisonnements, il faut qu'elles soient doublées de leur force sentimentale. A la racine de tout, il y a un état de sensibilité.

(Scènes et doctrines du nationalisme).

Lorrain, c'est par attachement sensible à sa province que Barrès a parcouru le chemin qui mène au nationalisme, et il écrit :

Constatez que vous êtes faits pour sentir en Lorrains, en Alsaciens, en Bretons...

(Scènes et doctrines du nationalisme).

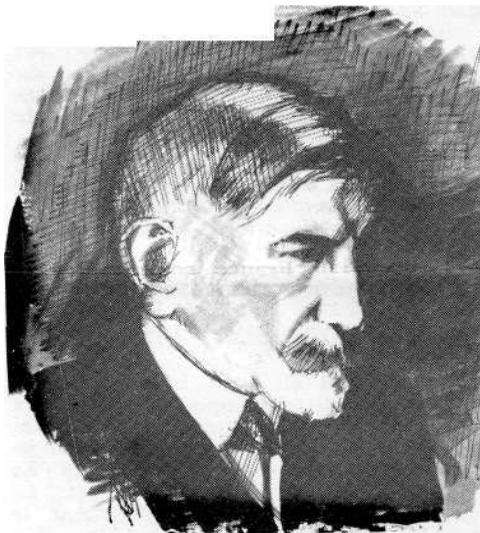
Et littérateur, il trouve cette image extrêmement forte pour résumer le nationalisme : « la Terre et les Morts », — c'est-à-dire la terre du pays où nous sommes attachés, enracinés, et les morts, les ancêtres qui nous ont précédés, qui nous ont fait ce que nous sommes : le sang et le sol, telles sont les deux bases du nationalisme.

Notons enfin, qu'après Drumont (qui, le premier, en 1892, employa le terme « socialisme national »), Barrès éprouve le souci constant « d'insister sur l'union de l'idée socialiste et de l'idée

nationaliste »; peut-être y a-t-il beaucoup d'imprécision dans la façon dont Barrès exprime cette préoccupation, mais il vaut qu'on la remarque, car il s'y est souvent arrêté.

On doit regretter que Barrès soit par ailleurs demeuré républicain, qu'il se soit contenté d'un « retour aux sources » sans rechercher, à partir des bases saines qui sont les siennes, une solution politique plus adéquate. Mais son apport à la doctrine nationaliste : déterminisme de l'hérédité, retour au réel, et compréhension de ces réalités primordiales que sont « la Terre et les Morts » mieux par sensibilité que par raisonnement, est de la plus haute importance. Il serait injuste de l'oublier.

Charles MAURRAS (1868-1952)



Moins que tout autre, on ne peut résumer Maurras. De ce penseur, de ce lutteur entièrement voué à son idée, « entré en politique comme on entre en religion », qui a laissé une somme

monumentale, on ne peut retracer l'œuvre en quelques lignes. Son apport au nationalisme est capital : c'est toute *l'Action française*, dont l'influence fut considérable, en France comme par-delà les frontières — non seulement mouvement politique, mais école de pensée, car, près d'un demi-siècle durant, c'est bien une méthode de raisonner en politique qu'a enseignée Charles Maurras.

En une langue pure et précise, au service d'une logique sans faille, il a d'abord donné une critique irréfutable de la démocratie, remettant inlassablement les choses au point, combattant surtout les idées fausses et équivoques auxquelles aboutissent fatalement les abstractions de 1789 telles que « Liberté », « Progrès », « Égalité », entités vagues qui exigent « un complément grammatical qui les caractérise » (« liberté de *qui*, liberté de *quoi* »). Il n'y a pas d'abord l'individu; il y a la famille :

Au petit de l'homme, il manque tout. Bien avant de courir, il a besoin d'être tiré de sa mère, lavé, couvert, nourri. Avant que d'être instruit des premiers pas, des premiers mots, il doit être gardé de risques mortels. Le peu qu'il a d'instinct est impuissant à lui procurer les soins nécessaires, il faut qu'il les reçoive, tout ordonnés d'autrui. Il est né. Sa volonté n'est pas née, ni son action proprement dite. Il n'a pas dit Je, ni Moi, et il en est fort loin, qu'un cercle de rapides actions prévenantes s'est dessiné autour de lui. Le petit homme presque inerte, qui périrait s'il affrontait la nature brute, est reçu dans l'enceinte d'une autre nature empessée, clémente et humaine : il ne vit que parce qu'il est le petit citoyen.

Son existence a commencé par cet afflux de services extérieurs gratuits. Son compte s'ouvre par des libéralités dont il a le profit sans avoir pu les mériter, ni même y aider par une prière. Il n'en a rien pu demander ni désirer, ses besoins ne lui sont pas révélés encore. (...) Le groupe auquel il participe est parfaitement pur de toute égalité : aucun pacte possible, rien qui ressemble à un contrat. Ces accords moraux veulent que l'on soit deux. Le moral de l'un n'existe pas encore.

(Mes Idées politiques.)

Et il ajoute : « La société n'est pas une association volontaire : c'est un agrégat naturel » (même ouvrage).

C'est pourquoi il considère la nation comme un corps vivant, ordonné, hiérarchiquement construit — et non comme le résultat d'un « contrat » :

La bonne vie des États ne peut consister dans la mise en tas des ressources hétéroclites et d'individus désencadrés. Le bon sens dit qu'il faut un rapprochement organique et un engrenement hiérarchisé de proche en proche, par des groupes d'abord homogènes, puis différant peu à peu les uns des autres et se distinguant par degrés; ils s'accordent entre eux sur des points bien déterminés, mais pas importants, chaque petite société étant au contraire tenue pour originale, libre et maîtresse, disposant de l'essentiel de ses fonctions individuelles, au maximum et à l'optimum de la force, se définissant par des actes, des modalités, des mœurs marquées du seing personnel. Ces actes, ces

œuvres, ces produits sont obtenus purs, nets, d'une qualité qui n'appartient qu'à eux, au rebours des fabrications en série et en cohue qui naissent de Cosmopolis Ces collectivités, graduées forment une nation.

(Votre Bel aujourd'hui.)

Au sommet de la nation, société organique et hiérarchisée, doit se situer un pouvoir fort, donc indépendant de la nation, mais étroitement uni avec elle : pour Maurras, la monarchie héréditaire couronne la nation — on peut contesté le principe de cette conséquence, conviction à laquelle nous invite l'évidence historique qui nous a privé de toute lignée dynastique digne d'un trône et apte à s'en ressaisir — tout le reste de la construction maurrassienne demeure intact.

Bien des critiques ont été adressées : à Maurras, et bien des reproches, de la part de ceux qui l'avaient suivi et écouté avec fruit; certes, comme tous ceux dont nous parlons ici, il a pu commettre des erreurs de jugement sur les hommes ou les événements. Il ne voulu jamais être un chef politique, alors que le mouvement qu'il avait suscité comptait des troupes nombreuses et magnifiques : son tort fut peut-être de croire à la seule puissance de la pensée. Mais on frémit, en retour, au danger que présente une « action » vide de toute pensée, privée de toute ossature doctrinale

Maurras dépassé? Tout maître doit être continué par ses disciples : mais s'ils sont vraiment aptes à le dépasser, c'est bien à lui qu'ils le doivent d'abord, à son enseignement. Au reste, il est bien des aspects de l'œuvre politique maurrassienne qui demeurent trop souvent méconnus. Il est en effet un

reproche fréquemment adressé à Maurras celui d'avoir ignoré le « problème social ». Ce reproche est injustifié. Maurras ne croyait pas possible de le résoudre dans le cadre du régime démocratique, mais ses jugements en ce domaine sont sévères et catégoriques :

L'histoire de la grande industrie en témoigne : si le prolétaire résiste, si cette résistance a pris la forme d'une offensive violente, ce n'est pas lui qui commence; l'oppression ou l'exploitation capitaliste est la première en date.

(Dictionnaire politique.)

Il y a opposition, contradiction à angle droit entre le marxisme égalitaire international et la protection de la Nation et de la Patrie. Mais un socialisme libéré de l'élément démocratique et cosmopolite peut aller au nationalisme comme un gant bien fait à une belle main.

(Dictionnaire politique.)

Les adversaires de sa doctrine ne le ménagèrent pas. Il avait déjà connu la prison sous le Front populaire. Après la guerre, en 1945, suite à un procès où se firent jour les accusations les plus calomnieuses, il fut condamné aux travaux forcés. Six années passées à la prison centrale de Clairvaux n'eurent pas raison de la dignité ni de l'obstination d'un vieillard que les autorités républicaines — reculant devant le scandale de le faire mourir en prison — libérèrent à temps pour lui permettre d'entrer en une maison de santé où il s'éteignait quelques mois plus tard.

Pierre DRIEU LA ROCHELLE (1893-1945)



Drieu, « classe 1913 », c'est l'homme marqué par la Grande Guerre, et le témoin de sa génération, qui a rejeté tout conformisme et, dans le chaos de l'après-guerre, cherche à quoi se rattacher; témoin de sa génération, Drieu est par conséquent le témoin lucide, cynique même, de son époque, qui est celle où la France, confrontée à la grande crise européenne, ne subit qu'à peine cette dernière tant l'en protège une heureuse médiocrité, inconsciente qu'elle est, blottie derrière ses frontières, de sa propre décadence.

Drieu, dans ses romans, ses essais, ses chroniques politiques, se fait l'analyste de cette décadence et de cette crise d'autant mieux qu'il a cherché les solutions de toute part, allant lui-même, « en aventurier », d'un horizon à l'autre.

Il a conté cette recherche dans son roman « *Gilles* » — autobiographie à peine déguisée — recherche qui le conduit du surréalisme au radical-socialisme, puis enfin au fascisme militant.

Il a d'abord profondément souffert de la décadence physique de son peuple :

Quand je revenais de voyage et que je voyais ce corps français relâché, ventru, avec ses mains cachées dans ses poches... Et naturellement, si je parle du corps, je parle de l'âme. C'est tout comme. Une âme ne se spécifie que par son corps.

(Chroniques politiques.)

Ce sera le souci dominant de Drieu : la déchéance du corps qui entraîne celle de l'âme, conséquence normale du désordre d'une civilisation qui ne peut se contrôler. Il appelle la révolution, la « métamorphose », pour enrayer ce courant :

Métamorphose, voilà le mot important. Nous devons subir, admettre, appeler une métamorphose, c'est-à-dire une transformation profonde. La France ne sera plus ce quelle a été. Mais il y a eu trois ou quatre France et deux Gaule depuis deux mille ans... Faire peau neuve cela est une opération douloureuse, déchirante, sanglante; cela est une opération inévitable tous les quatre ou cinq siècles. La France va être quelque chose d'autre et pourtant ce sera encore la France. Il y a de telles profondeurs dans l'être d'un pays. Un bon sang, s'il n'est pas tari, est une source merveilleuse de transfiguration.

(Chroniques politiques.)

Par-delà les patries, Drieu en appelle aussi à l'Europe : et il fonde, peut-on dire, un nationalisme européen, patrie de l'« homme blanc » — Europe contre les vieilles patries, contre les vieux chauvinismes, contre les jacobinismes d'un juridisme étriqué qui déchirent cette Europe au nom de leurs idéaux républicains et de leurs intérêts, mais non les Patries qu'il souhaite rajeunies par cette métamorphose :

L'Europe ne peut pas vivre sans ses patries, et certes elle mourrait si en les tuant elle détruisait ses propres organes ; mais les patries ne peuvent plus vivre sans l'Europe.

Là se trouve le premier apport de Drieu au courant nationaliste moderne: cette découverte de l'Europe qui intègre et transmue les valeurs nationalistes en un nationalisme européen, qui n'a rien d'équivoque, car Drieu n'a jamais été un cosmopolite, et qui est socialiste au-delà des doctrines, par simple sens des « valeurs du corps », autant que par la seule et nécessaire brutalité révolutionnaire.

Qu'on ne juge point Drieu à ses prises de position, à ses engagements et à ses désengagements successifs — qui sont d'un exemple détestable dans le combat qu'il voulait mener. Il était hors de ses forces, perpétuel insatisfait, de pouvoir se fixer, de se régler à une discipline. Il ne cessa d'analyser avec une perspicacité et une hauteur de vue remarquables l'aventure européenne en ses multiples cheminements, d'en rechercher toutes les chances. Sa mort fut le gage de sa sincérité. Il ne pouvait survivre à ses espérances que condamnaient les événements, et après l'avoir déjà cherchée

par deux fois, il trouvait la mort le 15 mars 1945.

Ses ouvrages, ses chroniques n'ont rien perdu de leur intérêt, même lorsqu'elles se rapportent assez étroitement à des événements que nous avons parfois peine à replacer exactement dans leur contexte historique, car Drieu en a toujours dégagé une philosophie dont la saveur demeure étrangement actuelle.

Mais tout aussi important est le second apport de Drieu : sa conception de l'homme, étroitement liée à son idée de l'Europe et de la révolution. Il retrace l'histoire de l'homme européen dans ses *Notes pour comprendre le siècle*, livre-clef de sa pensée, et dégage, explique le nouveau type d'homme qui s'impose :

L'homme nouveau a réuni les vertus qui étaient depuis longtemps gravement dissociées et souvent opposées les unes aux autres : les propriétés de l'athlète et du moine, du soldat et du militant.

(...) En dernier ressort, nous ne croyons ni au corps ni à l'âme — ni au corps qui n'est que le support de l'âme, ni à l'âme qui a besoin du corps pour spécifier son existence; au-delà des catégories spirituelles du corps et de l'âme, nous voyons l'être.

(Notes pour comprendre le siècle.)

Cette conception de l'homme, nous verrons qu'elle rejoint parfaitement celle de Carrel; comme celui-ci, Drieu veut avant tout, au nom de son « humanisme nationaliste » et européen, un édifice politique et social cohérent :

Nous revenons à un totalitarisme comme au Moyen Âge, c'est-à-dire à une convergence

puissante de toutes les passions, de toutes les idées dans tous les plans dans une même direction.

(Notes pour comprendre le siècle.)

Robert BRASILLACH 1909-1945)



Lui aussi témoigne des grands bouleversements et des espérances révolutionnaires de l'entre-deux guerres : mais chez lui, on ne trouve pas trace d'une recherche inquiète comme chez Drieu, car c'est toujours en poète que Brasillach aborde et sent la « politique »; il a au plus haut degré cet « état de sensibilité » que réclamait Barrès — et c'était certainement le meilleur moyen de comprendre la richesse humaine de ces grands mouvements nationalistes révolutionnaires qu'il a révélés — et dont il rêva pour la France. Robert Brasillach, c'est le poète du fascisme :

Le fascisme, il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XX^{ème} siècle (avec le communisme sans doute). Les petits enfants qui

seront des garçons de vingt ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, les gloires du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre les jeunesses de toutes les nations réconciliées, José-Antonio, le fascisme immense et rouge.

Seul un poète pouvait transcender ces éléments nécessaires que sont la doctrine, la stratégie, l'organisation, pour aller ainsi tout droit à l'essentiel : ce qui mettait en route « des millions d'hommes », c'était un idéal exaltant, une fièvre sublime, faite de courage, de volonté, de fidélité inlassable dans la lutte et de joie, de chants scandés derrière les étendards déployés, au milieu des enthousiasmes surgis de toutes parts. Fascisme immense et rouge !

Pour lui, le fascisme, c'est l'expression nécessaire en chaque pays, mais chaque fois authentifiée dans un esprit original, du renouveau commun, c'est le seul espoir possible, c'est la seule voie de salut pour la jeunesse de son pays :

Le jeune fasciste, appuyé sur sa race et sur sa nation, fier de son corps vigoureux, de son esprit lucide, méprisant des biens épais de ce monde, le jeune fasciste dans son camp, au milieu des camarades de la paix qui peuvent être des camarades de la guerre, le jeune fasciste qui chante, qui marche, qui travaille, qui rêve, il est d'abord joyeux.

C'est par ces vertus d'allégresse, de courage, par cette virilité, cet irrespect du conformisme bourgeois que pour

Brasillach se définit d'abord le fascisme.

Il servit cet espoir de toutes ses forces, et il souffrit profondément de tout ce qui atteignait son pays, de tout ce qui entravait ses espérances. Il eut ce cri douloureux, qui résumait tout le drame de la France : « Mon pays me fait mal... » leitmotiv d'un éditorial, et ensuite d'un de ses plus beaux et plus poignants « Poèmes de Fresnes ».

Il resta fidèle à lui-même, à l'idéal qu'il avait de la vie telle qu'il croyait qu'elle devait être vécue, et fit preuve jusqu'au bout de ce courage, de cette virilité et de cette amitié qu'il avait tant prônés.

Pour qu'on libère sa mère, arrêtée comme otage, il se livra lui-même à la police; accusé, il se défendit devant le tribunal d'exception avec une parfaite dignité, sans jamais se renier. Condamné à mort, « comme André Chénier », portant les chaînes aux pieds, il adressa dans son « testament » ses dernières pensées à tous ceux qu'il aimait, connus ou inconnus :

*Et vous, garçons de mon Pays,
Voici les mots que nous disions,
Nos feux de camp dans la nuit.
Et nos tentes dans les buissons.
Vous le savez mieux que personne,
J'ai voulu garder mon Pays
Du sang versé, et je vous donne
Ce sang gardé, ô mes amis !*

Il tomba sous les balles du peloton d'exécution le 6 février 1945 — la tête haute.

Alexis CARREL (1873-1944)

A ces cinq écrivains — penseurs, polémistes, poètes — il faut adjoindre un homme de science, dont l'apport nous paraît considérable, précisément parce qu'il



Ce qui fait l'importance de l'œuvre de Carrel, c'est sa logique implacable, courageuse, révolutionnaire. Des faits, c'est-à-dire de l'homme concret, vivant, organisme profondément unitaire à travers sa complexité, il déduit une morale et une éthique.

La valeur suprême est la vie :

Le but de la vie est la réalisation dans chaque individu de l'archétype humain. Pour faire parfaitement son métier d'homme, il faut développer toutes ses potentialités organiques, intellectuelles et spirituelles

est le fruit d'une discipline scientifique, soutenue, il est vrai, par une haute valeur personnelle dans le domaine moral. Alexis Carrel, médecin, chirurgien, mais chercheur bien plus que praticien, reçut en 1912 le Prix Nobel — qui ne paraissait pas encore réservé comme aujourd'hui aux intellectuels de stricte obédience démocratique. D'une élévation de pensée et d'une rectitude de vie admirables, il livre en 1935, dans *L'Homme, cet inconnu*, ses conclusions quant à l'erreur totale que constitue la civilisation moderne pour l'homme concret. En 1950, furent publiées par les soins de Mme Carrel, ses *Réflexions sur la conduite de la vie*, qui sont la suite normale du premier livre,

Pour Carrel, l'homme est un inconnu dans la civilisation moderne, parce que celle-ci, fondée sur les faux idéaux du progrès technique, du profit et des abstractions individualistes qui forment la base de la démocratie, n'est pas adaptée à sa réalité biologique. « L'homme n'a pas de droits, il a des besoins. »

La morale qu'il conçoit est une morale biologique :

Le bien consiste en ce qui est conforme aux tendances essentielles de notre nature. Au contraire, le mal est ce qui s'oppose à la vie, à sa multiplication ou à son essor spirituel.

Ce qui ne diminue pas l'homme — au contraire : pour Carrel, l'homme est un, corps et esprit indissolublement liés — et la morale biologique est plus sévère que la morale religieuse du Décalogue. Contre la liberté anarchique des instincts, contre le dérèglement des mœurs, la fuite devant l'effort, il prône l'obéissance aux règles de la vie, et ce, pour les individus comme pour les peuples car « la grandeur d'un peuple vient de sa soumission aux lois essentielles de son être ». Mais « tant que les qualités héréditaires de la race seront intactes, la force et l'audace de leurs ancêtres pourront se réveiller chez les hommes modernes » (*L'Homme, cet inconnu*; p. 331).

Il prononce une condamnation sans appel contre la démocratie prise, dans ses bases mêmes :

Certes, les êtres humains sont égaux, mais les individus ne le sont pas. L'égalité de leurs droits est une illusion. Le faible d'esprit et l'homme de génie ne doivent pas être égaux devant la loi (...) LE PRINCIPE DÉMOCRATIQUE A CONTRIBUÉ A L'AFFAISEMENT DE LA CIVILISATION EN EMPECHANT LE DÉVELOPPEMENT DE L'ÉLITE. Il est évident que les inégalités individuelles doivent être respectées... Il ne faut pas chercher à former les individus supérieurs par les mêmes procédés que les médiocres. Aussi, la standardisation des êtres humains par l'idéal démocratique a assuré la prédominance de faibles.

(L'Homme, cet inconnu, p. 328.)

La dialectique carrélienne est simple et rigoureuse : l'homme est la valeur suprême, et la civilisation moderne, régie par le principe démocratique, loin de lui convenir, l'a dégradé. Pour reconstruire l'homme, pour lui permettre d'accomplir tout ce qu'il porte en lui, il faut que des élites se retrouvent et luttent pour transformer le monde et l'adapter à la structure humaine.

Homme de science, d'action et de foi, Carrel rejoint les grands fondateurs d'ordres du Moyen Âge; le grand monastère laïc de chercheurs dont il prônait l'urgence et dont il disait : « Cet organisme se dédiera au service des individus « appartenant aux races qui ont enfanté la civilisation d'Occident à laquelle ils appartiennent », il put à peine

en jeter les bases, car la « Fondation française pour l'Étude des problèmes humains » créée par l'État français en 1942, ne lui survécut que d'un an à peine.

Déjà usé par ses travaux autant que par les conditions de vie très dures de la guerre, il ne put résister à la campagne de menaces et de calomnies déchaînée contre lui à partir d'août 1944. Il s'éteignit le 5 novembre 1944.

Mais la leçon de Carrel demeure totale, exigeante, éclairant autant l'action extérieure que la vie intérieure, qui l'une et l'autre s'entr'épaulent, et se conditionnent mutuellement.



Chacun de ces auteurs constitue une étape particulière, un affluent original, irremplaçable de ce courant de pensée qu'est le nationalisme — pensée qui se cherche, se définit peu à peu, s'enrichit, mais qui, doctrine vivante et sans cesse renouvelée, perdrait tout à être codifiée.

Nous pouvons dire que le nationalisme apparaît comme un humanisme : méthode de pensée et surtout échelle de valeurs, qui place, en un salutaire réflexe d'égoïsme sacré, l'homme au premier plan de ses préoccupations, l'homme réel, expression de toutes ses sources, riche de tous ses caractères héréditaires, cet homme que menace la barbarie démocratique (qu'elle soit libérale ou marxiste), c'est-à-dire : l'homme blanc.

Robert BLANC